

CHAPITRE 13

De la classe ouvrière à l'étude du football, et retour...

Itinéraire d'un sociologue

<< engageant >>

**Entretien avec Stéphane Beaud réalisé par
Igor Martinache et Frédéric Rasera**

Né en 1958, Stéphane Beaud est l'un des sociologues les plus renommés actuellement en France. Il a débuté ses recherches en enquêtant auprès des ouvriers de l'automobile dans l'Est de la France avec Michel Pialoux, avec lequel il a notamment publié *Retour sur la condition ouvrière* (1999). Privilégiant la méthode ethnographique, il est également l'auteur avec Florence Weber d'un *Guide de l'enquête de terrain* en 1997 qui reste une référence incontournable pour les apprentis chercheurs. Il s'est également intéressé aux conséquences ambivalentes de l'ouverture de l'enseignement supérieur en France avec *80 % au bac et après ?* (2002). Grand amateur de football depuis sa jeunesse, il en a fait seulement tardivement un objet de recherche en montrant combien ce sport offrait un miroir intéressant à la société française, notamment en ce qui concerne les tensions liées aux rapports de classe et à son histoire migratoire.

Soucieux de rendre la sociologie populaire, dans tous les sens du terme, il est également engagé dans de nombreuses initiatives visant à diffuser les connaissances produites par cette discipline, notamment en donnant de très nombreuses conférences dans les lycées ou bibliothèques publiques.

Question: *Tu t'es fait connaître en France par tes enquêtes avec Michel Pialoux auprès des ouvriers de l'usine Peugeot dans la région de Sochaux-Montbéliard. Alors même qu'il s'agit d'un lieu central du football français, celui-ci est totalement absent de vos travaux d'alors. Comment expliques-tu cette omission?*

Repónse: Ce paradoxe est évident et mérite interrogation. Il y a au moins deux éléments de réponse. Le premier est lié à la manière dont nous avons construit notre objet de travail avec Michel Pialoux. Ayant vingt ans de moins que lui et ayant appris le terrain à ses côtés, je me suis mis « dans sa roue » lors de la première phase de notre enquête. J'ai commencé à travailler avec lui en 1988-1989 alors que lui avait entrepris, depuis 1983, un gros travail de type biographique avec Christian Corouge, un OS, militant CGT¹, ouvrier à l'usine de carrosserie de Sochaux, qui a notamment donné lieu à cinq « Chroniques Peugeot » parues en 1984-85 dans la revue *Actes de la recherche*

1 La CGT (Confédération générale du travail) est avec la CFDT (Confédération française démocratique du travail) l'une des principales organisations syndicales interprofessionnelles et la première est considérée comme combattive là où la seconde valorise les compromis avec les employeurs.

en sciences sociales. Il s'est alors centré sur l'étude des questions touchant aux transformations du groupe ouvrier local, notamment celles de sa représentation et des formes de délégation en son sein, en travaillant un peu les intuitions de Pierre Bourdieu sur le sujet (Bourdieu 1984). Michel Pialoux a ainsi réalisé de longs entretiens avec les membres des différentes strates du groupe ouvrier (ouvriers spécialisés - OS - mais aussi « professionnels » - OP²) puis en 1988-89 je m'ajoints à son travail en élargissant l'objet pour aller étudier les autres transformations qui ont lieu du côté de l'école et du logement. Ma thèse de doctorat, que j'ai soutenue en 1995 à l'EHESS (École des hautes études en sciences sociales), s'intitule d'ailleurs « *L'usine, l'école et le quartier* ». Nous avons donc centré notre travail sur ces questions de reproduction de groupe ouvrier. Et, dans ce cadre théorique, la question du football ne peut apparaître que comme mineure ou non nécessaire.

En outre, il se trouve que les ouvriers avec lesquels nous travaillions et coopérions sur le terrain, notamment nos alliés d'enquête, étaient principalement des ouvriers, militants de la CGT et parfois de la CFDT. Ils sont ce qu'on appelle localement des « Anti-Peugeotistes ». Or le stade Bonal [où évolue le Football Club Sochaux-Montbéliard (FCSM)] et l'équipe de foot, c'était le coin, et même le fief, des « Peugeotistes ». Il y avait, en particulier depuis

2 Dans les classifications professionnelles, les OS étaient considérés comme ne possédant pas de qualification spécifique et se situaient donc au bas de la hiérarchie, alors que les OP se voyaient reconnaître une certaine qualification.

1968 (rappel : deux ouvriers morts en juin 68 à Sochaux quand les CRS³ veulent libérer l'usine de l'occupation ouvrière), un clivage extrêmement net entre ces deux fractions du groupe ouvrier local, qui restait encore vif à l'époque. Je rappelle ici que lorsque nous enquêtons (intensivement) à Sochaux dans les années 1988-1995, il y a encore 25 000 ouvriers à l'usine et que cette opposition entre « Peugeotistes » et « Anti-Peugeotistes » restait très prégnante et structurante, d'autant plus que la grande grève des OS de l'usine de Sochaux (sept semaines) de 1989 est passée par là. En résumé, la question du football, et plus précisément du club de Sochaux, était comme taboue parmi les ouvriers auprès desquels nous enquêtons, Christian Corouge et ses copains : tous se bagarraient syndicalement à l'usine et cette bataille a été dans les années 1970 vraiment rude et parfois violente (présence d'un syndicat maison, punition des délégués CGT par la maîtrise, etc.). Ainsi, pour eux, pas de quartier : l'équipe de foot de Sochaux c'était par essence « l'équipe du Patron » si bien qu'ils la détestaient par principe [de lutte]. Et ce, alors même que Christian Corouge a été dans sa jeunesse à Cherbourg un excellent footballeur (ailier droit), sélectionné en équipe cadets de sa région. Il adore le foot mais jamais il ne mettra les pieds au stade Bonal. Et moi-même, durant toutes ces années intensives de thèse et d'enquête (1989-95), je n'y suis jamais allé, j'ai – on pourrait dire – « respecté cet interdit », alors que c'était à côté de l'usine.

3 Compagnies républicaines de sécurité Il s'agit d'un corps spécifique de la police française dédié au maintien de l'ordre (notamment lors des manifestations de rue).

Je pense donc que la raison principale de cette omission du football dans nos travaux sur le groupe ouvrier de Sochaux, c'est que c'était vraiment hors-jeu, hors sujet de notre enquête. C'était, je crois et je le répète, une sorte d'interdit d'enquête, visant à ne pas froisser ces militants ouvriers desquels nous étions quand même très proches.

Q: Et le football comme pratique ou comme spectacle ne faisait pas non plus partie trop de leur quotidien ?

R: Très peu, non. Mais de mon côté, j'ai quand même essayé d'aborder par la bande la pratique du football dans la région. Au milieu de notre enquête, vers 1992-93, le District urbain du pays de Montbéliard (DUPM) avait lancé un appel d'offres pour comprendre la multiplication des clubs dits « ethniques » dans la région de Montbéliard : portugais, algériens, marocains, turcs, etc. J'y ai répondu car cela m'intéressait. J'ai pondu un petit projet et ensuite passé une sorte d'oral devant la commission d'élus locaux pour discuter de ce petit texte où j'expliquais les travaux de l'École de Chicago sur les émigrés polonais aux États-Unis (Thomas et Znaniecki 1998), suggérant ainsi que loin d'être un obstacle à l'intégration, la multiplication dans le Pays de Montbéliard de ces clubs (« Algériens de Montbéliard », « Portugais de Montbéliard », « Turcs de Montbéliard », etc.) signifiait plutôt, et paradoxalement, que

l'intégration était en train de se faire⁴, qu'elle passait par ce canal historique, phénomène qu'on retrouvait dans d'autres immigrations, notamment aux États-Unis. Évidemment, cette hypothèse est apparue incongrue à mes interlocuteurs : l'un des élus locaux de la commission m'a traité, de manière assez rude, « d'intellectuel », n'ayant « rien compris à rien » car mon hypothèse de travail lui semblait littéralement insensée. Bien sûr, je n'ai pas eu le contrat de recherche !

C'est dire que je n'étais pas complètement aveugle à l'égard de ces questions : moi je lisais tous les jours *l'Est Républicain* [le quotidien local] quand on était sur le terrain, pour des séjours de 2-3 mois et je découpais les articles sur le foot qui m'intéressaient

La deuxième grande raison qui peut expliquer l'absence de l'objet football dans notre enquête sur les ouvriers de Sochaux-Montbéliard est, je crois, davantage liée à mon parcours personnel de sociologue. J'avais écrit cet article en 1990 avec Gérard Noiriel, intitulé « L'immigration dans le football » (Beaud et Noiriel 1990). On voit donc que ce sujet du foot était tout de même un peu dans le coin de ma tête mais en effectuant ma thèse sur les enfants d'ouvriers de Sochaux-Montbéliard, en devenant ainsi sociologue des classes populaires, n'étant pas issu de ce milieu, je dirais avec le recul que j'ai sans doute voulu « donner des gages » lors de ce travail plein et entier de conversion à la sociologie. Ce n'était pas vraiment une forme d'ouvriérisme de

4 Voir le chapitre d'Igor Martinache dans cet ouvrage.

ma part, mais je dois reconnaître que dans ce moment biographique essentiel qu'a été celui de conversion à la sociologie, j'ai pu avoir sans doute tendance à vouloir « ouvriériser » mes objets de recherche. Or l'objet football peu noble syndicalement ou politiquement en était naturellement exclu. `

Pour comprendre ce point, je dois insister sur le fait que ma propre conversion à la sociologie a été un processus assez long et fort incertain : d'une part, je n'étais pas du tout destiné à être sociologue au départ (j'avais fait des études d'économie et Sciences Po Paris) et, d'autre part, comme j'étais devenu lecteur assidu et passionné de Bourdieu et d'*Actes de la recherche en sciences sociales*, j'avais - dans ma tête - mis la barre haut en matière d'exigence pour cette discipline. Je me souviens d'ailleurs que, quand j'ai été 1985 et 1989 « chargé d'études » à l'IRES (un Institut de recherches au service des organisations syndicales créé par le Premier ministre socialiste Pierre Mauroy en 1982), j'ai mis beaucoup de temps à oser signer mes premiers textes (dans la *Note de l'IRES*) comme « sociologue » et j'avais déjà 30 ans.

Bref, dans ce moment où je fais mes premières gammes de sociologue, voulant me frotter à l'étude du monde ouvrier sous la gauche de gouvernement, le football était un thème très secondaire et comme enfoui au fond de moi, qui allait à l'encontre de tout ce que je voulais faire. Car ce qui m'intéressait à l'époque, avec Michel Pialoux (dont les travaux m'avaient passionné), c'était avant tout l'étude des formes de reproduction du groupe ouvrier, le foot étant alors à mes yeux dans ce cadre un objet presque illégitime.

Q: Comment en es-tu alors arrivé tout de même à travailler sur le football, et plus particulièrement à analyser la grève des Bleus lors de la Coupe du Monde 2010 ?

R: Il y a eu tout d'abord cet article avec Gérard Noiriel en 1990 car on avait tous deux un intérêt partagé pour le foot, mais c'est vrai que pendant très longtemps j'ai mis ce sujet entre parenthèses. Sans vouloir faire trop d'ego-histoire ou d'ego-sociologie, je dois évoquer *a minima* mon rapport au foot : pendant toutes mes années d'étudiant et de doctorant, je n'avais pas de télévision à la maison, ne regardais presque plus les matchs, suivais le championnat de France de manière distraite, n'achetais plus *L'Équipe* [le seul quotidien sportif national français], bref je suivais le foot de loin. J'étais vraiment dans une forme de rupture avec mon passé de passionné du football et je dirais que, d'une manière plus ou moins consciente, cela me paraissait être le prix à payer pour être vraiment sociologue. De plus, à côté de Michel Pialoux (mais aussi de Jean-Claude Chamboredon qui a dirigé ma thèse), deux sociologues que j'admirais beaucoup et qui étaient très lettrés (études de khâgne⁵ et de lettres classiques), je savais que je ne pourrais jamais rattraper mon « retard » intellectuel ; sans doute pour me conformer à l'image idéale du sociologue qu'ils incarnaient à mes yeux, j'ai eu tendance à mettre de côté, voire à refouler, ma passion sportive, en particulier celle du foot. J'ai commencé à m'intéres-

5 Classes préparatoires littéraires destinées à intégrer les grandes écoles, et notamment l'ENS.

ser à nouveau au football avec la Coupe du Monde 1998 que j'ai vécue sur un mode mineur, comme un amateur de foot déçu. Je détestais cette équipe [de France] au jeu défensif, trouvais ses matchs terriblement ennuyeux et étais ainsi sur la ligne de *L'Équipe* contre [Aimé] Jacquet [le sélectionneur d'alors de l'équipe de France] et je suivais tous ces matchs sans être pris par la passion sportive. En même temps, cela me faisait plaisir de les voir gagner parce que j'étais très intéressé par ce phénomène social qui voyait les enfants d'immigrés parvenir à réussir dans le football comme [Zinedine] Zidane.

En 2010, j'avais commencé à m'intéresser à nouveau au foot, mais c'était encore un sujet dormant. Mais, lorsque cette fameuse grève des Bleus est survenue à Knysna en Afrique du Sud, en 2010, j'ai trouvé le traitement médiatique qui l'a suivie extrêmement biaisé, déplacé et même assez scandaleux. J'ai rapidement compris - ce n'était pas très difficile - que cette grève de footballeurs en pleine coupe du monde, éminemment improbable, était un événement plus compliqué que ne le disaient les commentateurs, qui n'ont cessé pendant 15 jours de clouer au pilori les soi-disant « meneurs » de la grève, en prenant bien soin de les désigner à la vindicte publique comme « joueurs de cité » et comme « musulmans ». J'ai eu rapidement l'intuition qu'il y avait derrière ce matraquage médiatique la possibilité de tenir un autre discours, plus sensé et raisonné, grâce au regard sociologique. J'ai proposé une tribune à *Libération* quelques jours après la grève et j'ai eu le désir ensuite d'approfondir la réflexion pour en faire un livre. Et l'été qui a suivi, j'ai amassé un gros matériau de presse grâce à deux moteurs de recherche très puissants (Factiva et Europresse).

Ici petite parenthèse institutionnelle : à ce moment-là, j'étais professeur de sociologie à l'ENS [École normale supérieure] depuis 2007. Là, dans cet établissement universitaire très prestigieux en France, je me suis laissé progressivement happer par une multitude d'activités académiques assez chronophages et j'ai peu à peu perdu le contact avec l'enquête de terrain. L'enquête à Sochaux commençait à dater et il fallait aussi sans doute que je m'autonomise de Michel [Pialoux] ; Bref j'étais dans des années d'incertitude. Je n'étais pas « malheureux » d'être à l'ENS – ce serait un comble.. – mais j'y éprouvais une forme de malaise lancinant. J'étais devenu, à mon corps défendant, une sorte d'homo-academicus [directeur de nombreuses thèses et membre de moult jurys de thèse] à plein temps ou presque, je n'avais plus vraiment d'objet de recherche.

On avait proposé en 2007 un beau projet de livre avec Olivier Masclet accepté par un Albin Michel, sur une « socio-histoire des *Beurs* » [manière familière de désigner les secondes générations d'enfants de parents immigrés d'Afrique du Nord] en France. C'était un sujet qui m'intéressait depuis longtemps et nous avions écrit à ce propos un long article, largement programmatique, dans un numéro spécial (été 2006) de la revue *Les Annales* consacré à l'analyse des émeutes urbaines de 2005. J'ai aussi animé un séminaire à Ulm autour de ce sujet. Mais, pour différentes raisons, nous n'avons pas réussi à écrire ce livre. Si bien que le football a, ce moment-là, représenté une petite échappatoire en devenant un objet qui m'a permis de trancher entre mes diverses options de recherche et de sortir un peu d'une forme de « marasme » dans lequel j'étais un peu englué.

Je n'aurais pas pu écrire ce livre si vite (il paraît en avril 2011) si je n'avais pas été à l'ENS. Car, là, j'ai eu la possibilité, et même la chance, d'avoir pu dégager cinq mois libres, sans cours, avec beaucoup de temps pour moi. J'ai loué un studio où je me suis enfermé en travaillant d'arrache-pied (en collaboration avec Philippe Guimard, un ancien étudiant du Master 2 conjoint de l'EHESS et de l'ENS, qui a grandi à La Courneuve) pour réaliser ce livre sur la grève des Bleus de 2010, *Traîtres à la nation ?* (Beaud 2010).

Q: L'ethnographie a toujours été au cœur de tes enquêtes et tu as également co-rédigé avec Florence Weber un Guide de l'enquête de terrain (Beaud et Weber 1997) qui sert et a servi de référence à des générations d'étudiants. Comment peux-tu expliquer que pour écrire Traîtres à la Nation ?, tu n'aies pas réalisé d'enquête ethnographique mais te sois essentiellement servi d'articles de presse ?

R: C'est une objection pertinente qui m'a été souvent faite à propos de ce livre : « où est l'enquête de terrain ? » Effectivement, il n'y en a pas. Mais du côté de la sociologie académique, on sous-estime trop souvent le fait qu'enquêter ethnographiquement sur un événement (ici cette grève des Bleus à l'impact extraordinaire, dont la caisse de résonance médiatique a été énorme), c'est quasiment mission impossible. J'ai, bien sûr, tenté de contacter différents acteurs mais il était absolument impossible d'interviewer les joueurs. J'ai envoyé des e-mails à tous les responsables de l'équipe de France qui étaient en Afrique du Sud, mais soit ils ne me répondaient pas, soit ils me

disaient que c'était impossible. Je me suis aperçu assez vite qu'il n'y avait pas de possibilité d'enquêter sur cet événement, sauf si on était un *insider*, ce que je n'étais pas.

Faute d'enquête ethnographique, j'ai fait – comme on le fait d'habitude en sociologie – avec les moyens du bord, c'est-à-dire ici avec les matériaux très nombreux que l'on peut trouver dans divers médias : presse généraliste, presse sportive, radios, télévisions, sites internet, etc. Comme aujourd'hui le football est très chroniqué, ces sources, notamment journalistiques, abondent. Elles sont intéressantes, bien sûr, à condition de les manier avec patience, précaution et prudence. Comme les journalistes, par leur position professionnelle, ont un accès privilégié aux joueurs, aux agents, aux dirigeants, j'ai pensé que l'on pouvait faire, à partir du croisement de leurs récits, une sociologie rapprochée assez juste de cet événement. Je pense avoir fait moi-même assez d'enquêtes de terrain et assez enseigné la méthodologie d'enquête pour savoir que l'enquête ethnographique est une arme clé des sciences sociales et qu'elle est, d'une certaine manière, indépassable. Mais c'est aussi un fait que l'enquête ethnographique n'est pas toujours réalisable. La ruse du sociologue est alors, en ce cas, de prendre des chemins de traverse.

Je prends toujours l'exemple de l'article de Bourdieu et Boltanski sur « la production de l'idéologie dominante » (Bourdieu et Boltanski 1976) ou les textes du premier sur les patrons (Bourdieu et Saint-Martin 1978). Ces grands articles d'Actes s'appuient très peu sur des interviews et encore moins sur des observations. ET

pour cause, ils reposent avant tout sur une revue de la littérature et surtout sur une très complète revue de presse. Pour les métiers publics, c'est-à-dire où les gens ont une nécessité d'apparaître dans l'espace public et sont sans cesse commentés – c'est le cas des dirigeants politiques, des grands patrons, mais aussi des footballeurs de premier plan –, il me semble qu'on est tout à fait autorisé à faire une sociologie correcte à partir des sources de presse, même si elle ne sera bien sûr jamais aussi fine et explicative qu'un travail ethnographique long et rigoureux, comme l'a fait Frédéric [Rasera] sur le métier de footballeur (Rasera 2016). Je défends donc l'idée que l'on peut travailler sérieusement sur les sources journalistiques et que, sur des sujets comme cette grève des Bleus, on a le droit de s'abstenir d'un certain purisme méthodologique (« Hors de l'enquête ethnographique, point de salut ! »). D'ailleurs, pendant très longtemps la science politique s'appuyait uniquement, et excessivement, sur de telles sources.

Pour revenir à la grève de 2010, j'ai grâce à la presse repéré Marc Planus, l'un des acteurs de cet événement et l'un des rares à avoir témoigné publiquement. Je lui ai envoyé plusieurs courriers et essayé par différents canaux de l'accrocher parce qu'il s'agissait d'un acteur de second plan. C'était un observateur fin qui aurait représenté un informateur privilégié mais il n'a pas donné suite et je pense que sur cet événement, il y a eu au sein de la Fédération française de football un consensus sur l'Omerta [la loi du silence] : personne ne dit rien, personne n'a rien dit. Il a fallu attendre 2018 dans un documentaire de Canal+ [la principale chaîne télévisée privée payante en France], pour que [Raymond] Domenech [le sélec-

tionneur d'alors de l'équipe de France] raconte ce que [Nicolas] Anelka [le joueur au cœur de l'incident initial] lui avait vraiment dit : « Va te faire voir avec ton équipe de merde ! »⁶. `

En clair, on voit bien que le nœud du problème était la relation entre Domenech et *L'Equipe*. Domenech savait très bien ce qu'Anelka lui avait dit mais pendant huit ans il ne l'a pas répété, a laissé dire, comme s'il avait accepté de laisser « monter la sauce » au lieu de calmer le jeu. Cela semble totalement irresponsable et ça reste pour moi une véritable énigme sociologique, qui n'est, quinze ans plus tard, toujours pas élucidée.

Q: Tu es passé par beaucoup d'universités et notamment à Nantes où il y a une tradition de recherche sociologique sur le sport, et le foot en particulier, impulsée par Jean-Michel Faure et Charles Suaud. Tes collègues nantais ont-ils eu une influence sur toi ?

R: Cela a été un peu un rendez-vous raté. J'appréciais beaucoup Charles Suaud, qui a été mon garant d'HDR [habilitation à diriger les recherches⁷] en 2003 à Nantes. C'est un excellent professeur et un très bon collègue qui travaillait en duo sur le sport avec Jean-Michel Faure (auteur d'une thèse d'État, jamais publiée malheureusement, sur « sport et classes sociales »). Ils donnaient beaucoup

⁶ Alors que les journalistes à l'époque avaient imaginé d'autres déclarations beaucoup plus problématiques.

⁷ Sorte de deuxième thèse nécessaire pour diriger des thèses seul et devenir professeur des Universités en France

de leurs cours en Staps [l'équivalent des départements d'éducation physique en France] et c'est là qu'ils traitaient le sujet du sport. Ils avaient compris que si vous voulez étudier le sport avec un minimum d'objectivation statistique, il fallait se tourner vers les étudiants de Staps qui, eux, ne craignaient pas d'affronter les chiffres et de produire des statistiques. Comme Suaud et Faure étaient de très bons professeurs, ils ont réussi à attirer vers eux de bons étudiants (une grande majorité d'hommes) et ont su développer en Staps leur « petite entreprise sociologique » (ce qui est à mes yeux très louable) en traitant beaucoup de thèmes intéressants sur le sport. De mon côté, j'étais dans ces années 1996-2000, au département de sociologie de Nantes, assez déconnecté des Staps, et, du point de vue de la recherche, en plein dans l'exploitation de nos travaux avec Michel Pialoux [sur les ouvriers de Sochaux]. Par conséquent j'étais fort peu disponible et ne me suis pas impliqué dans cette florissante branche nantaise de sociologie du sport, d'autant que je n'habitais pas à Nantes (ma femme est enseignante à Paris). De plus, quand je suis arrivé, le département de sociologie de Nantes était en plein conflit structurel entre différents courants et il n'y avait pas vraiment de dynamique de recherche collective. Je pense que si j'étais arrivé quelques années plus tôt, je me serais peut-être lancé avec eux. Il y avait dans le groupe de Suaud et Faure des jeunes collègues que j'appréciais mais on n'a jamais mené d'enquête collective au département.

Q: Par la suite tu as encadré beaucoup de mémoires de Master sur le sujet du football. Peux-tu nous dire comment tu décides des

sujets avec les étudiants ? Et est-ce que tu t'es appuyé sur certains de ces mémoires pour tes propres travaux et si oui comment ?

R: Tout d'abord, suite au livre de 2011 [*Traîtres à la nation ?*], j'ai mis en place des séminaires sur le football à l'ENS. J'ai commencé par un séminaire avec Julien [Sorez] sur *l'histoire sociale du football*. Je pensais benoîtement qu'après 1998 et 2010, il y aurait peut-être un certain engouement pour ce sujet, mais nous avons eu seulement quatre étudiants, majoritairement des normaliens (Ulm et Cachan), dont l'un a réalisé une très belle thèse sur le Stade de Reims [un club de football historique en France encore aujourd'hui en première division nationale], mais globalement cela n'intéressait pas grand monde du côté des sciences sociales. Le football à Ulm, dans ce temple du savoir académique depuis 1794, c'était vraiment osé tant cela reste un objet illégitime.

Mais ce n'est pas que dans les sciences sociales d'ailleurs. Un journaliste connu de *L'Équipe* et de *France Football*, Gérard Ernault, est également venu assister à quelques séances de ce séminaire et il m'a raconté qu'en sortant en 1967 de L'ESJ (École supérieure du journalisme) de Lille [l'une des meilleures écoles de la profession en France], en 1965, il était le seul à postuler à *L'Équipe* et tous ses camarades de promotion s'en étaient étonnés, le moquant presque pour son choix professionnel de kamikaze. C'était alors, à l'ESJ, « bas de gamme » à ce moment-là de vouloir être journaliste sportif, c'était même une sorte de déclassement volontaire. Par la suite, il a été l'une des grandes plumes de *France Football* [le principal hebdomadaire spécialisé en

France, à l'origine du Ballon d'or] et un auteur prolifique de biographies de joueurs, chez Calmann-Levy, dans les années 1970. Il m'a également fait un retour très intéressant sur mon livre.

Quand celui-ci est sorti, j'ai oublié de le dire, je l'ai envoyé à Laurent Blanc [ancien joueur de l'équipe de France championne en 1998 et alors sélectionneur de celle-ci], à la Fédération française de football, à la direction de l'équipe de France ou à *l'Équipe*. Je n'ai aucune réponse, mais il se trouve que Philippe Tournon, l'attaché de presse des Bleus, qui se doutait que Laurent Blanc n'allait pas le lire, a pris le livre qui dormait sur son étagère de boîte aux lettres à la Fédé. Il l'a lu dans la foulée et m'a envoyé à l'ENS une très belle lettre en disant qu'il était largement d'accord avec ce que j'ai raconté. Cela m'a beaucoup conforté et encouragé car le livre a eu très peu de comptes rendus dans la presse et dans les revues de sociologie, hormis celui de Julien Bertrand, le tien [Igor Martinache] et celui d'un doctorant (Chavignier) dans la *Revue française de sociologie*. Cette lettre de Philippe Tournon, qui a été le chef de presse des Bleus de 1983 à 2004, puis de 2012 à 2018 – bref c'est à sa manière un très bon expert – m'a rassuré en me confortant dans l'idée que je visais juste avec ce livre.

A la suite de cela, nous avons monté avec Julien [Sorez] un nouveau séminaire en changeant d'angle pour le consacrer à une ethnographie du football en banlieue parisienne. Nous avons accueilli des étudiants du Master de sciences sociales de l'EHESS/ENS, dont plusieurs étudiantes, et ça s'est très bien passé. Il a donné lieu à de très bons mémoires de Master 2 et l'on aurait dû en tirer un livre collectif ou un numéro de revue. A l'époque, j'étais cependant en train de par-

tir de l'ENS et j'ai laissé tomber. Ce qui est regrettable et sans doute une erreur de ma part parce que je pense qu'il y avait là vraiment un filon intéressant. Ce séminaire « ethnographie du foot en banlieue » nous a aussi montré que plutôt que de travailler sur des milieux quasiment inaccessibles, on peut enquêter sur le football amateur, le football de jeunes. J'ai par la suite coordonné une enquête sur le futsal à la demande de la Fédération française de football. C'était également très intéressant mais là aussi nous l'avons globalement sous-utilisée. C'était une erreur : quand on mène ce type d'enquêtes collectives, il faut suivre le produit et faire en sorte que cela débouche sur quelque chose : soit un numéro spécial de revue, soit un ouvrage.

Je pense que cette sous-utilisation de toutes ces enquêtes sur le foot dans ces années 2012-2016 et le fait d'avoir laissé en friche de ce beau matériau s'explique fondamentalement, chez moi, par une forme d'« *aquoibonisme* » (terme tiré de l'expression française « à quoi bon ? ») un brin fataliste, lié au très faible intérêt manifesté par la majorité des sociologues français pour cet objet de recherche qu'est le football. Un indice académique parmi d'autres : Mes deux livres sur le foot (2010 et 2014) n'ont suscité aucune invitation dans un séminaire de recherche en sociologie ou pour une journée d'études. La seule fois où j'ai été invité pour en parler, c'est vers 2020 par des doctorants politistes de Paris 1 dans le cadre de leur séminaire de doctorants (et ça a été fortement intéressant).

Q: Et as-tu utilisé ces travaux d'étudiants pour tes propres recherches ?

R: C'est un point très compliqué que vous connaissez sans doute également à Lyon ou Nanterre : que fait-on des bons travaux des étudiants ? Je pense depuis assez longtemps que l'on devrait faire comme les historien(ne)s qui n'hésitent pas à co-publier parfois des articles avec les bons étudiants de Master ou, plus souvent, qui publient en leur nom une recherche menée en encadrant des travaux de maîtrise (M1). En sociologie/ethnographie, les étudiants produisent leurs enquêtes, soutiennent leurs mémoires de M1 et de M2 et on ne les touche pas. Rares sont ceux qui peuvent les publier en leur nom propre (cela a été le cas du premier livre de la collection « Enquêtes de terrain » à La Découverte, d'Olivier Godechot, issu de son mémoire de M2 sur les Traders, mais il était alors élève à l'ENS et aussi ancien élève de l'Ensa⁸) et la plus grande majorité n'en publient rien. Je pense qu'un(e) « bon(ne) » étudiant(e), bien dirigé(e) par un(e) enseignant(e), qui réalise un très bon mémoire de Master 1 ou de Master 2 ne peut pas forcément rédiger un article seul mais on peut les aider à publier en co-signant comme le font nos collègues en « sciences dures ». On pourrait également créer des revues en ligne publiant les bons travaux de telle ou telle faculté. Je pense que l'on devrait davantage publier les travaux de nos étudiants qui proposent parfois des enquêtes très originales et pertinentes. A condition de ne pas publier à leur place et de ne pas piller les

8 L'École nationale de la statistique et des études économiques est une grande école d'ingénieurs spécialisés dans l'analyse des données quantitatives.

travaux des étudiants. Il est regrettable que plus de 90 % des bons travaux de M1 et de M2 ne soient pas connus car jamais publiés.

Q: Pour revenir à l'article que tu as coécrit avec Gérard Noiriel en 1990 sur l'immigration dans le football (Beaud et Noiriel 1990) : il s'agit d'un texte de référence qui est très souvent cité, et en même temps il s'agit d'un article largement programmatique. Pourrais-tu revenir sur sa genèse et le regard que tu portes aujourd'hui sur lui ? Est-ce que le programme qu'il ébauchait a été mis en œuvre ?

R: A l'époque, il y a 35 ans, Gérard et moi sommes tous deux agrégés-préparateurs [poste d'enseignant temporaire destiné aux titulaires du concours de l'agrégation] à l'ENS, « caïmans » comme on disait, lui en histoire depuis 1985, moi en sociologie depuis 1989, tout en n'étant tous deux pas normaliens [anciens élèves de l'ENS], ce qui est rarissime. On nous le faisait parfois bien sentir, ce qui a créé une solidarité de corps entre nous. Gérard travaillait comme un fou et était en permanence à la bibliothèque ou dans les archives (on a dû déjeuner deux ou trois fois ensemble lors de nos cinq années passées ensemble à Ulm) mais il nous arrivait souvent d'échanger, notamment pour des questions relatives au DEA de sciences sociales dont il avait la charge. Un jour, il m'a dit : « Tiens il y a un numéro spécial [de la revue *Vingtième siècle*] sur le football qui est en programmation et ils m'ont demandé un article sur foot et immigration ». C'était [l'historien] Alfred Wahl (qui est de Metz et que Gérard, formé à la faculté d'histoire de Nancy, connaissait), qui le coordonnait. Gérard, qui savait que je m'intéressais au foot, m'a genti-

ment proposé d'écrire cet article avec lui Comme Gérard travaille vite et bien, on s'est réparti le travail. Pendant un mois, je suis allé à la Bibliothèque nationale et j'ai lu toute une série de livres et d'articles sur le sujet, notamment des témoignages de joueurs fils d'immigrés et j'ai écrit une trentaine de pages de notes manuscrites que j'ai passées à Gérard. Durant le week-end qui suivi, il a rédigé un premier jet à partir de mes notes puis on a fait un petit aller-retour de notre texte en élaboration. Donc c'était un article de commande, écrit de manière artisanale, que l'on a écrit car on avait des idées que l'on souhaitait développer. Gérard avait aussi joué au football dans ses Vosges natales, il avait des souvenirs à la fois heureux et malheureux de football mais cela ne l'avait pas empêché de s'abonner à Canal Plus [chaîne payante qui diffusait alors de nombreux matchs du championnat de France et des Coupes d'Europe] pour y suivre le foot. C'était un article de circonstance qui posait certains jalons et problématiques. Mais Gérard fourmillait de projets, donc on n'a pas mis en œuvre le programme ébauché dans l'article et il a quitté l'ENS en 1994, moi en 1996. On aurait pu le faire entre 1990 et 1994, organiser un séminaire sur le football et immigration mais on ne l'a pas fait parce qu'à l'époque il travaillait sur un livre en anglais et un autre sur la question des réfugiés.

Q: Mais vous avez organisé plus tard un séminaire ensemble à l'ENS intitulé « Faire le spectacle » ?

R: Oui, mais plus tard. L'idée de « Faire le spectacle » partait du constat que le football ne suffisait pas à attirer des participants

à l'ENS. Donc on a décidé de le mêler à l'art et la culture, sachant que Gérard travaillait depuis le début de 2010 sur son enquête sur le premier clown noir en France, appelé « Chocolat », à la fin du XIXe-début du XXe siècle [la trajectoire agit comme un révélateur des relations raciales en France]. Cette enquête a donné lieu à deux livres en 2011 et en 2016, le deuxième (Noiriel, 2016) étant à mes yeux très important alors même qu'il a été, de manière assez incroyable et inexplicable, oublié par la critique historique (très peu de comptes rendus de ce livre dans les principales revues d'histoire..). En outre, Il travaillait également sur un ouvrage consacré au théâtre.

C'était une manière de montrer que le football était aussi un spectacle qu'il pouvait être intéressant de comparer à d'autres – le théâtre, la danse, l'opéra... –, ce n'était pas qu'une stratégie de légitimation mais aussi une manière de construire différents objets, de sortir le football de sa bulle et de comparer les logiques entre différents spectacles. On avait un projet d'ouvrage qui ne verra pas le jour, mais avec Julien [Sorez], nous avons un projet d'histoire sociale du football.

Q: Avec Julien Sorez, vous êtes également en train de préparer un documentaire proposant une histoire populaire du football en France. Est-ce que tu pourrais revenir sur la genèse de ce projet et sur la manière dont vous l'avez développé, ainsi que, plus largement, sur la démarche de sociologie publique dans laquelle tu t'es récemment fortement investi ?

R: Ce projet de documentaire est comme souvent lié à des rencontres personnelles. Là encore une fois c'est grâce à Gérard Noiriel qui avait participé à un documentaire sur *l'histoire des impôts*, un deux fois 52 minutes, produit par Luc Martin-Gousset qui dirigeait alors une grosse boîte de production de documentaires qui s'appelle « Le Point du Jour ». Gérard m'a invité à la première de ce film documentaire où j'ai rencontré Martin-Gousset qui m'est apparu comme quelqu'un de très curieux et sympathique. J'ai parlé du lien entre football et société avec lui, il n'y connaissait pas grand-chose mais ça l'intriguait et il a tout de suite trouvé intéressant de faire un documentaire sur le sujet. Comme je n'avais pas le temps ni les épaules assez larges pour me lancer seul dans ce projet de documentaire, j'en ai tout de suite parlé avec Julien Sorez, un historien patenté du football, car il s'agissait de donner à ce documentaire une forte dimension historique. Julien est un fonceur avec plein d'idées et beaucoup d'allant, ce qui chez lui m'a toujours beaucoup plu. Il s'agissait de proposer une histoire populaire du football mais on ne voulait pas remonter trop loin [dans le temps]. En outre, je voulais parler de ma génération avec l'épopée des « Verts », donc on voulait démarrer par Saint-Étienne puis remonter jusqu'à aujourd'hui. Là nous sommes dans l'attente de la réponse définitive de France Télévisions [le consortium de chaînes télévisées publiques en France] qui aura lieu à la fin du mois de juin 2025⁹. Ils ont presque donné leur accord mais il faut encore qu'ils

9 Depuis cet entretien, le projet de documentaire a été accepté par France Télévisions et sera tourné au début de l'année 2026

signent parce que cela représente beaucoup d'argent. Nous avons dû écrire un premier texte très court présentant ce projet, moins d'une dizaine de pages, puis nous avons eu 3-4 mois pour faire ce que l'on appelle dans le jargon de la télé un « développement ». France Télévisions donne de l'argent pour faire le développement. Le réalisateur, Mathias Vaysse, Julien et moi, nous sommes mis à trois pour écrire ce développement, c'est-à-dire un document de 82 pages où l'on raconte ce que l'on va montrer 5 minutes par 5 minutes. Nous avons réalisé des pré-entretiens par Zoom avec notamment des membres de la génération des Verts comme Dominique Bathenay, Christian Lopez ou Alain Giresse. Julien a rencontré au café Luis Fernandez, etc. On a réalisé en tout une vingtaine d'entretiens retranscrits par l'équipe de production. Cela n'a pas été dur de solliciter ces anciennes gloires du football français car ils sont souvent retraités, ont 50-70 ans et sont ravis de parler. Là où le bât blesse c'est avec la nouvelle génération de joueurs, parce que le documentaire ne peut être accepté - même s'il a surtout une dimension historique - que s'il traite de la période actuelle avec les Mbappé et compagnie. Ce qu'on nous dit tout le temps à France Télévisions, c'est que Bathenay, Lopez c'est bien gentil mais on ne sait plus qui c'est, alors que Mbappé et les autres... Le problème c'est qu'il est plus difficile d'avoir ces derniers en entretien car ils sont super sollicités. Comme ce n'est pas un nouveau documentaire sur l'épopée des Bleus ou l'épopée des Verts mais un film pour essayer de comprendre ce qui change dans le football, nous avons beaucoup insisté sur les centres de formation, sur le métier de footballeur, les éducateurs, et puis le football urbain

et le football rural. Nous avons voulu diversifier le propos et ne pas nous focaliser sur l'OM, le PSG ou Saint-Etienne mais montrer aussi le football des territoires. On verra si c'est accepté parce que les diffuseurs (France TV) veulent au sommaire du documentaire des *people*, des noms : ils sont dans une logique d'audimat et d'argent même si c'est la télévision publique, car le documentaire doit être diffusé en *prime time* sur la tranche 21h-23h.

Pour revenir sur le fond, c'est-à-dire la manière de réaliser des bons entretiens avec ces footballeurs de haut niveau, on est face à une difficulté pas si facile à surmonter. On sait qu'ils ont été au cours de leur carrière tellement interviewés par les journalistes qu'ils ont tendance à débiter un discours déjà tenu. C'est comme s'ils se mettaient un peu, dans ces interviews, en pilotage automatique. Donc tout le jeu de l'entretien sociologique face caméra, cela sera pour nous d'essayer de les faire dévier de cette pente naturelle, de trouver d'autres ouvertures, de les mettre sur des pistes peu abordées. S'agissant de Dominique Bathenay par exemple qui était une vedette des Verts, quand il quitte Saint-Étienne pour le PSG, on l'interroge dans l'entretien pour comprendre les conditions d'un tel transfert alors que sa femme est une vraie Stéphanoise, ce n'était pas une décision facile. Il nous a expliqué qu'en fait son épouse a joué un rôle énorme dans le transfert parce qu'elle voulait partir de Saint-Étienne et ils ont été invités pour un séjour à Paris : c'était les festivités, la culture, les spectacles... Il nous a dit : « on sortait tous les soirs ! ». Pour montrer l'attrait de Paris à l'époque pour ces joueurs de football, ils ne sortaient pas en boîtes de nuit,

mais aux Folies-Bergères, à Bobineau, etc. [des cabarets et théâtres populaires de la capitale française]. Le fait d'élargir ainsi la surface sociale des joueurs de cette génération-là confère au documentaire une dimension tout à fait intéressante, en montrant qu'ils ne sont pas que des joueurs de football et en montrant le rôle des épouses.

Q: Ces entretiens en visioconférence, vous n'allez pas pouvoir les intégrer directement dans le documentaire ?

*R: On les a intégrés dans le « développement » de 82 pages qui comporte beaucoup d'extraits de ces interviews, cela montre aux diffuseurs la qualité du matériau recueilli et aussi que l'on a déjà bien travaillé, « moissonné ». Mais ensuite, il faudra aller les refaire durant ce que l'on appelle le filmage, le tournage du documentaire. Si jamais cela se fait, j'aimerais vraiment que l'on fasse un vrai travail méthodologique à ce propos, parce que j'ai envie de montrer que cela vaut le coup dans un doc', comme pour nos entretiens ethnographiques, de laisser s'installer une parole quand on veut « parler du foot sérieusement » (Beaud 2014). Avec bien sûr l'énorme enjeu du montage : comment faire pour laisser du temps dans le film à cette parole car les diffuseurs détestent les « tunnels » (quand les témoins parlent trop longtemps) ? Comment éviter la multiplication de petits extraits d'entretiens de 30 secondes ? Je préfère avoir quelqu'un à l'écran parler 5 minutes sans interruption en développant quelque chose d'intéressant plutôt que des *cuts* très serrés. Ce qui m'intéresse principalement dans ce projet, c'est comment réussir à faire*

un documentaire qui sorte un peu de l'ordinaire et où l'on peut avoir une approche vraiment sociologique qui permette de comprendre un peu différemment qui sont ces gens. Par exemple, je ne sais pas si on va y arriver, mais pour traiter la jeune génération on va donner la parole aux éducateurs, avec l'idée de montrer que si la France est le troisième pays exportateur mondial de footballeurs, c'est avant tout grâce à ses centres de formation et tous ces éducateurs qui sont très bons, même si malheureusement la mode est d'aller chercher des entraîneurs étrangers dans les clubs de Ligue 1 alors qu'il y a de très bons entraîneurs français.

Q: La deuxième partie de la question portait sur ton rapport à la sociologie publique, je ne sais pas si ce documentaire rentre dans cette idée là, mais depuis un certain nombre d'années, au-delà du football, tu as aussi écrit un livre intitulé La France des Belhoumi (Beaud 2018) où tu dresses le portrait sociologique d'une famille originaire d'Algérie et par la suite tu as fait énormément d'interventions dans les lycées et l'as même porté au théâtre (Beaud, Belhoumi et Lurcel 2024 – comme Gérard Noiriel d'ailleurs. Pourrais-tu expliciter ta démarche ?

R: J'ai grandi intellectuellement aux côtés de Jean-Claude Chamboredon d'un côté et de l'autre avec Michel Pialoux, plus longtemps. Tous deux étaient des ascètes de la sociologie. Chamboredon était un très grand savant, qui a écrit des articles de référence mais pas un seul livre [seul]. J'ai grandi dans ce mythe-là [du sociologue ascé-

tique] avec en contre-modèle le pôle tourainien [les sociologues dans le sillage d'Alain Touraine] qui pratiquait une sociologie hyper publique avec des constructions d'objets souvent bricolées et quand même plus bancales. Je pense désormais qu'il y a un équilibre à trouver et je pense aujourd'hui plus que jamais qu'il est important de rendre la sociologie publique. Joue aussi le fait que je n'ai pas fait ça à 30 ans mais à partir de 50 ans parce que cela m'apparaissait désormais intéressant. J'ai nourri des regrets car lors de nos enquêtes avec Pialoux, on a reçu beaucoup d'invitations à droite à gauche mais on n'y a pas toujours répondu. Il y a eu des prises de parole stimulantes, on a présenté l'enquête à Sochaux mais je pense qu'une enquête au long cours comme celle-là aurait mérité d'être davantage exploitée. C'est un des angles morts de la sociologie actuelle : que fait-on des livres et des articles que l'on écrit ? Qu'est-ce qu'il en reste ? Qui se les approprie dans le monde social ?

Q: Penses-tu que le football pourrait aider à rendre la sociologie plus populaire ?

R: Oui absolument, je passe mon temps à dire que le football, et plus globalement le sport est un objet formidable pour les sciences sociales, qui est vraiment sous-utilisé, notamment au lycée, car les enseignants ne s'y intéressent souvent pas, alors que globalement cela intéresse leurs élèves. J'ai regardé un jour sur le Net, par curiosité, quelles avaient été les bibliothèques publiques à Paris ayant acquis le livre *Traîtres à la nation* ? Sur 52 bibliothèques munici-

pales de Paris, une seule l'avait acheté. Je me suis amusé à écrire un mail aux directeurs/rices des 51 autres pour leur expliquer la visée sociologique de ce livre (leur expliquer que ce n'était pas un « livre de foot ») et aussi pour leur demander – gentiment... – pourquoi ils/elles ne l'avaient pas dans leur fonds. J'ai eu une seule réponse (de la Bibliothèque Couronnes dans le 20e). On pressent là tout le mépris pour le foot qu'ont les « gens de Culture » et je crois même qu'on peine à en mesurer sa force et son ancrage historique. En revanche, j'ai été invité une fois par une médiathèque à Choisy-le-Roi [en banlieue parisienne] par une conservatrice de bibliothèque en milieu populaire pour parler du livre. Environ 25 personnes sont venues, seulement deux filles, tous des jeunes de cité, habillés en survêtement, et on a discuté pendant deux heures. C'était génial ! Certains avaient lu le livre, c'était vraiment très riche. J'aurais rêvé de faire cela plus globalement, mais malheureusement le football et les conservateurs/trices de bibliothèques, cela fait deux...

Q: Peux-tu revenir sur ta collaboration avec le quotidien régional Sud-Ouest et les chroniques sportives que tu y rédiges et qui vont être réunies dans un livre à paraître ?

R: Cela renvoie à mon rapport au journalisme. Quand j'avais 15 ans en fin de collège, on m'avait demandé quelle profession je voulais exercer et j'ai alors écrit : « journaliste sportif ». Lorsque j'étais professeur à Nanterre (2014-17) avant de muter à Poitiers (2017-2020), j'ai été contacté par mail par le rédacteur en chef de la rubrique

« sport » de *Sud-Ouest* (Frédéric Laharie) parce que lui avait lu et beaucoup aimé *Traîtres à la Nation* ? cinq ou six ans plus tôt. Il m'explique qu'ils veulent donner un peu de recul à leurs pages sport du dimanche en créant une chronique qui s'appellerait « Sport et Culture » assurée à tour de rôle par quatre chroniqueurs, dont un réalisateur de films, un sociologue – moi en l'occurrence –, et un historien. J'ai accepté sans trop me poser de questions mais je n'ai pas alors perçu le travail que cela représentait, car l'idée de base de ces chroniques était ne pas traiter uniquement le football. J'étais déjà abonné à *l'Équipe*. Pour ce travail, il fallait en effet que je lise la presse sportive tous les jours, une demi-heure par jour, et que je repère ce qui me paraissait intéressant ou original pour le commenter. Pour les écrire, j'y consacre environ deux heures d'écriture, le samedi matin. Dans la semaine précédant, je choisis un sujet puis je constitue un dossier que j'appelle le « matériau pour l'article ». Il s'agit d'articles que je trouve dans la presse sur le sujet à partir desquels je bâtis ensuite ma chronique. Avec l'idée de couvrir les différents sports qui m'intéressent – je n'ai jamais couvert l'aviron parce que je n'y connais rien, mais j'ai traité du football, du basket, du handball, des sports collectifs en général, et des sports individuels comme le cyclisme, le tennis, etc., mais aussi les politiques sportives, en essayant de faire émerger d'autres figures que celles qui sont habituellement traitées dans les médias]. Voilà, c'est très modeste, mais je suis content parce que le sociologue Christian Baudelot a lu le livre tiré de ces chroniques (qui va paraître début 2026) et l'a trouvé intéressant, malgré la petite taille de ces textes (3000-4000

signes). Et Jean-Claude Lescure, un historien, professeur d'histoire contemporaine, qui a fondé le Master de journalisme de l'Université de Paris-Cergy, a écrit pour ce livre une très belle postface.

Q: Tu as beaucoup joué au football dans ta jeunesse, même si tu as expliqué précédemment qu'il y avait eu des parenthèses dans ton attention pour le football de haut niveau, nous voulions te demander si tu as fait un travail particulier pour essayer de dompter ta passion pour le football ou de l'utiliser d'une manière ou d'une autre.

R: Ma passion appartient globalement au passé : j'ai été footballeur de 6 à 21 ans mais j'ai arrêté quand je suis entré à Sciences Po. J'ai joué trois ans à la faculté de Dijon avec l'oncle de Frédéric [Raséra] dans l'équipe de « sciences économiques-droit ». En 1978-79, avec mon équipe de l'Yonne, on est monté dans l'équivalent de la 4ème division, la Nationale 2, et j'ai arrêté juste après la montée, quand je suis entré à Sciences Po Paris. C'était une passion de jeunesse, de 6 à 15 ans, mais en cadets notre équipe (qui était vraiment « top ») s'est scindée en deux, les meilleurs sont partis dans un autre club proche et, avec mon frère jumeau, on est restés dans le club où mon père était dirigeant. C'est alors, orphelin de la perte de ses copains (deux sont devenus pro et semi-pro) et de cette équipe, que j'ai commencé progressivement à désinvestir le football. Mais cette passion ne s'est pas totalement éteinte, elle est restée dormante. De plus, à la fin les années 1970, mon amie de l'époque, jeune bibliothécaire et

filles d'instituteurs membres du PCF [Parti communiste français], qui était très féministe, a aussi contribué à sa manière à me faire arrêter le foot, en me serinant régulièrement que « c'était quand même trop bête de taper dans un ballon ».

Q: Avec plusieurs collègues, tu t'es intéressé au rôle du football dans la construction et l'entretien des sentiments d'appartenance nationale (Archambault, Beaud et Gasparini 2016) Quel regard portes-tu sur la mondialisation du football ? Plus particulièrement, d'après toi, jusqu'où peut-on monter en généralité lorsque l'on étudie ce sport ? Peut-on faire fi des contextes locaux ? Si non, quelles sont selon toi aujourd'hui les spécificités du football en France ?

R: Je connais principalement le football via la petite lucarne de la télévision. J'ai tout de même été en 1997 au Brésil à l'invitation d'Afrânio Garcia, qui a eu la gentillesse de me faire assister à un match du Flamengo au Maracana. Deux choses m'ont frappé - c'était peu de temps après l'arrêt Bosman en Europe qui a eu des répercussions sur le football brésilien. Le stade n'était pas plein et le jeu était vraiment très moyen mais je garde un souvenir extraordinaire du public. Le public brésilien vibre en fonction du match et c'était génial de voir comment les actions du Flamengo étaient soutenues par un public qui allait crescendo au fur et à mesure que l'action se développait. J'en garde un souvenir extraordinaire mais teinté de tristesse quand j'ai vu à quel point le football brésilien (qui m'a fait rêver avec Pelé et la fabuleuse équipe du Mondial au Mexique en 1970) avait perdu de sa superbe. Tout cela pour dire que

dans le football comme ailleurs la mondialisation fait des gagnants et des perdants : les nations les plus passionnées de football comme l'Argentine ou le Brésil sont l'objet d'une déperdition de la qualité de leur football malgré des spectateurs très impliqués et très connaisseurs. On observe une oligopolisation du football, avec une concentration des moyens sur les principales ligues européennes, qui est en train de vider de leur substance beaucoup de championnats nationaux, je pense que l'on peut dire cela sans être nostalgique. Il y a des enjeux de pouvoir et des enjeux symboliques importants. Mais pour faire la sociologie du football aujourd'hui, il faut aussi faire une sociologie économique du football et ne pas se limiter aux joueurs. Il faut regarder comment les cadres sociaux de la partie footballistique jouent un rôle essentiel, et l'un des points essentiels à prendre en compte réside dans l'articulation entre le football professionnel et le football amateur. Je pense que là réside vraiment l'un des enjeux principaux d'une sociologie du football qui reste à construire. On ne peut pas se limiter à un seul point de vue, se contenter d'étudier le football professionnel.

Q: Et selon toi, le football français conserve-t-il aujourd'hui des spécificités malgré ce processus de mondialisation du football professionnel?

R: La plus grande spécificité du football français réside selon moi dans la réussite extraordinaire des centres de formation à la française, cette politique sportive que raconte par exemple le journaliste Philippe Tournon à propos du cas de Boulogne dans les années 1970

(Tournon, 2021). Si l'on veut comprendre la spécificité du football français, comprendre comment depuis au moins une vingtaine d'années celui-ci parvient à sortir à la pelle des Mbappé, Dembelé, Doué et autres Cherki ou Upamecano et Konaté, etc. Il faudrait étudier de près cette alchimie particulière qui fait que dans plusieurs de formation à Rennes, à Sochaux, au PSG ou encore à Lyon par exemple, on a eu des encadrants qui ont su faire un gros travail qui fait que de nombreux représentants de clubs viennent des Pays-Bas, d'Angleterre ou d'Allemagne pour voir ce qui se passe en France. Cette grande exception française qui en fait un pays qui « produit » des footballeurs et les « exporte » de plus en plus jeunes, avec bien sûr toutes les dérives associées à cette exportation trop précoce – parce qu'il y a beaucoup de casse. La deuxième spécificité française réside dans le fait que les clubs sont globalement sous-dimensionnés et qu'à part quelques grands, le PSG, Lyon, Marseille, les clubs français sont économiquement fragiles. A part 4 ou 5 grands clubs, nous n'avons pas l'armature des clubs qui existe en Angleterre, en Allemagne, en Espagne et peut-être en Italie. Il faudrait là aussi faire un travail comparatif sur les investissements dans ces clubs dans les différents pays européens : qui sont les investisseurs ? Quelles sont leurs motivations ? Il est marquant que les investisseurs français aient déserté le football. On a vu récemment l'exemple de Saint-Étienne : quand ses propriétaires veulent vendre leur club : un repreneur local s'est présenté, un entrepreneur qui veut créer une structure avec d'autres dirigeants de PME locales, mais ils ont refusé et ont privilégié des Canadiens qui sont présents un jour par trimestre...

Q: Tu évoquais précédemment l'idée que le football était un sujet un objet de recherche plutôt méprisé dans les sciences sociales, en particulier en France. Dans quelle mesure penses-tu justement que cela constitue une spécificité française ? Et as-tu pu observer une évolution en la matière ?

*R: Tout d'abord, le football français n'a longtemps pas été très vaillant si l'on excepte l'épopée [du Stade] de Reims puis de [l'Association sportive de] Saint-Étienne. Et les élites intellectuelles et politiques avaient un regard très condescendant sur ce dernier. Comme je l'ai déjà dit, 1998 a marqué un réel tournant, avec un élan populaire qu'il ne faut pas sous-estimer. Beaucoup de gens se sont alors mis à s'intéresser au football, notamment parmi les femmes et l'on a vu également l'éclosion d'une presse spécialisée un peu plus intellectuelle avec *Les Cahiers du football* puis *So foot*. J'ai pu l'observer également à Sciences Po Lille où j'ai passé les quatre dernières années de ma carrière universitaire, entre 2020 et 2024 : de nombreux étudiants, garçons et filles, sont venus vers moi pour réaliser un mémoire sur le football. Le même phénomène s'observe dans d'autres endroits : on voit se développer un engouement pour ce sport qui n'existait pas avant. De même chez les intellectuels : on voit des gens qui ont envie et se permettent d'écrire sur le football, ce qui n'existait pas avant en France. Je n'ai pas eu le temps de faire toute la recension de tous les ouvrages publiés autour du football, il faudrait regarder cela de près mais l'on voit bien qu'effectivement les choses ont changé. Pas complètement néanmoins : j'ai une anecdote que je n'ai pas encore*

écrite mais qui est révélatrice. Après la parution de *Traîtres à la nation* ?, je suis passé à la librairie de la Hune, la grande librairie de Saint-Germain-des-Prés à Paris, qui n'existe plus aujourd'hui, et je demande au vendeur où je peux trouver le livre. Il me reconnaît et me dit sur un ton mêlant surprise et déception : « Ah vous êtes Stéphane Beaud ! Vous vous intéressez au football, vous, maintenant ? ». Il avait lu *Retour sur la condition ouvrière* (Beaud et Pialoux, 1999) et pour lui, faire un livre sur le foot, sur cet objet « sale », c'était vraiment un déclassement. Il a fini par trouver le livre, caché au fin fond du petit rayon sport. Je pense que dans les milieux culturels, le football reste un sujet qui n'est pas entièrement légitime. Ce qui est intéressant, c'est qu'il se diffuse aussi par la littérature, le théâtre ou la danse qui en traitent de plus en plus.

Q: Le football est aussi un objet qui permet de traverser les frontières de classes mais dans le même temps, quand tu travailles en sociologie sur les classes populaires, c'est très noble, très valorisé, sauf quand tu rentres sur le terrain du football. Cela fait écho aux travaux en sociologie de la culture qui montrent une tendance des classes supérieures à être de plus en plus omnivores, sauf sur certains objets qui restent repoussoirs (Bryson 1996). Pourrait-on dire que pour la sociologie des classes populaires, on peut de même travailler sur tout, sauf le football ?

R: Cela semble assez bien résumer la situation, alors même que le football constitue un observatoire privilégié pour pénétrer l'univers

des classes populaires par une autre entrée que le travail, en allant les pratiques culturelles ordinaires. C'est important de montrer toute la positivité des pratiques en milieu populaire, ce n'est quand même pas rien. Par exemple, je rêverais de faire des socio-biographies pointues de joueurs de football. Par exemple, j'ai lu les trois biographies de Zidane mais je n'ai pas eu le temps d'écrire dessus. C'était intéressant elles ont été publiées en l'espace de 4-5 ans et l'une est intitulée « biographie non autorisée », écrite par une jeune femme d'origine algérienne. Parce qu'effectivement Zidane et ses frères contrôlent tout ce qui est publié à son sujet. Par exemple, un article est paru dans *Le Monde* [le principal quotidien national français] sur Zidane qui n'a pas plu à son « clan » et ils ont boycotté le journal pendant plusieurs années. Il me semble que les biographies fouillées de footballeurs peuvent permettre d'éclairer de nombreux enjeux sociologiques. Cela fait des années que je rêve de réaliser une biographie de Jean Tigana que j'essaie de le convaincre de la réaliser, en lui envoyant des messages (j'ai pu avoir son numéro de portable par une connaissance commune), des livres ou de petits articles que j'ai rédigés sur le football. Pour l'instant sans succès. J'ai appris par des gens qui le connaissaient bien qu'il « avait une dent » contre les journalistes (je ne sais pas pourquoi) ; il y a de fortes chances qu'il m'assimile en partie à eux, même s'il est toujours très poli et cordial dans nos petits (et très intermittents) échanges par texto. Comme Tigana a une trajectoire extraordinaire de footballeur (il était encore à 23 ans facteur le matin quand il jouait à Toulon en deuxième division) et que j'adorais son style de jeu et qu'il reste assez jeune (70

ans), je ne désespère pas de pouvoir réaliser un jour ce projet qui confine au rêve...

Q: Tu en as déjà évoqué certaines, mais quelles sont les pistes de recherche qui te semblent prometteuses autour de l'objet football en France ou ailleurs ?

R: Je pense que l'on n'a pas tout écrit sur le football professionnel, mais l'un des enjeux principaux, c'est de convaincre les instances du football français, la Fédération française de football (FFF) ou la Ligue de football professionnel (LFP), qu'il est intéressant de faire une sociologie du football mais sans se lier les mains. Un autre projet que j'ai essayé de mettre en œuvre quand j'étais à l'ENS, j'avais sollicité la FFF pour mener une enquête à même de répondre à la question (toute bête) suivante : « qui sont socialement (origine sociale, type de scolarité, profession occupée, statut matrimonial, etc.) les joueuses de football féminines ? », tout cela avec une doctorante Camille Martin qui était en train de faire sa thèse sur le sujet du développement du football féminin¹⁰. Il s'agissait d'envoyer des étudiants passer des questionnaires en face-à-face dans les clubs plutôt que de diffuser un questionnaire auto-administré afin d'avoir des données fiables. J'étais contacté plusieurs collègues dans les départements de Staps et l'on avait monté un projet d'enquête collective. J'avais obtenu les coordonnées de Brigitte Henriques, la future présidente

¹⁰ Voir son chapitre dans cet ouvrage.

du CNOSF [Comité national olympique et sportif français], qui était numéro trois de la FFF à l'époque. Elle m'avait reçu très gentiment avec Camille Martin. On a exposé notre projet en insistant sur son originalité méthodologique. Elle a nous a écoutés attentivement et a même trouvé le projet vraiment intéressant mais, un mois plus tard, elle m'appelle et me dit : « Monsieur Beaud, je suis désolé mais votre projet, ça ne marche pas, vous êtes trop cher (on demandait 30 000 euros pour le tout), il y a une équipe de consultants qui me propose de faire la même chose pour 25 000 euros ». J'ai voulu en savoir un peu plus sur cette offre concurrente et, là, j'apprends stupéfait – et vraiment « dégoûté » – que nos concurrents proposaient de faire cette enquête auprès des joueuses, seulement par téléphone, avec bien évidemment tous les biais afférents à cette « méthode ». J'ai essayé de lui dire que ce n'était pas du tout la même chose, que nous, nous proposons du solide : à savoir un questionnaire administré en face-à-face avec une forte capacité de contrôler certains biais. On visait un échantillon de 10 000 joueuses dans différentes régions de France avec des équipes constituées d'étudiants de Staps.

En résumé, je pense que l'un des grands enjeux d'aujourd'hui, pour nous sociologues, consisterait à parvenir à nouer des relations intéressantes avec des responsables dans les instances du football et les convaincre de nous financer plutôt que de financer des armées de consultants sortis d'écoles de commerce, qui gagnent de l'argent en 15 jours en travaillant certes plus vite mais bien moins que nous, les sociologues. J'ai bien aimé l'article de Didier Demazière et Williams Nuytens dans lequel ils analysent la violence dans le football amateur en travaillant sur les rapports d'incidents (Demazière et

Nuytens, 2018). Il y a énormément de choses à faire en s'appuyant sur les données de districts [des échelons locaux de base d'organisation du football en France], en allant faire de l'observation de matchs. Il y a significativement très peu d'observations dans la sociologie du football française, c'est vraiment une sociologie qui souffre de ne pas avoir de véritable entreprise d'observation des matchs à différents niveaux.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

ARCHAMBAULT, Fabien, Stéphane Beaud et William Gasparini. (org.). 2016. *Le football des nations. Des terrains de jeux aux communautés imaginées*, Paris : Presses universitaires de la Sorbonne.

BEAUD, Stéphane. 1995. *L'usine, l'école et le quartier: itinéraires scolaires et avenir professionnel des enfants d'ouvriers de Sochaux-Montbéliard*. Thèse de doctorat en Sociologie – EHESS, Paris.

BEAUD, Stéphane. 2011. *Traîtres à la nation ? Un autre regard sur la grève des Bleus en Afrique du Sud*, Paris : La Découverte.

BEAUD, Stéphane. 2002. "80% au bac"... et après? Les enfants de la démocratisation scolaire. Paris: La Découverte.

BEAUD, Stéphane. 2014. « Prendre le football au sérieux », *Savoir/Agir*, 30(4): 9-15

BEAUD, Stéphane. 2018. *La France des Belhoumi. Portraits de famille (1977-2017)*, Paris : La Découverte.

BEAUD Stéphane, Samira Belhoumi et Dominique Lurcel. 2024. *Pas-seport pour la liberté (histoire de Samira). Théâtre et sociologie au lycée*, Lormont : Le Bord de l'eau.

BEAUD Stéphane et Gérard Noireil. 1990. "L'immigration dans le football". *Vingtième Siècle*, 26: 83-96.

BEAUD, Stéphane et Michel Pialoux. 1999. *Retour sur la condition ouvrière. Enquête aux usines Peugeot de Sochaux-Montbéliard*, Paris : Fayard.

BEAUD, Stéphane et Frédéric Rasera. 2020. *Sociologie du football*, Paris : La Découverte.

BEAUD, Stéphane et Florence Weber. 1997. *Guide de l'enquête de terrain*, Paris : La Découverte.

BEAUD, Stéphane. 2014. *Affreux, riches et méchants ? Un autre regard sur les Bleus*, Paris : La Découverte.

BOURDIEU, Pierre. 1971. "Genèse et structure du champ religieux", *Revue française de sociologie*, 12-3: 295-334.

BOURDIEU, Pierre. 1984. "La délégation et le fétichisme politique". *Actes de la recherche en sciences sociales*, 52-53: 49-55.

BOURDIEU, Pierre et Luc Boltanski. 1976. "La production de l'idéologie dominante". *Actes de la recherche en sciences sociales*, 2-3: 3-73.

BOURDIEU, Pierre et Monique de Saint-Martin. 1978. "Le patronat". *Actes de la recherche en sciences sociales*. 20-21: 3-82.

BRYSON, Bethany. 1996. "'Anything But Heavy Metal': Symbolic Exclusion and Musical Dislikes". *American Sociological Review*, 61(5): 884-899.

DEMAZIERE, Didier et Williams Nuytens. 2018. "Que faire avec des matériaux incertains ? Le cas d'une sociologie des violences dans le football amateur". *Staps*, 122: 31-44.

NOIRIEL, Gérard. 2016. *Chocolat. La véritable histoire d'un homme sans nom*, Paris : Bayard.

RASERA, Frédéric. 2016. *Des footballeurs au travail. Au cœur d'un club professionnel*, Marseille : Agone.

THOMAS, William et Florian Znaniecki. 1998. *Le Paysan polonais en Europe et en Amérique. Récit de vie d'un migrant (Chicago, 1919)*, Paris : Nathan [éd. originale : 1919].

TOURNON, Philippe. 2021. *La Vie en Bleu*, Paris : Albin Michel.